

AFFAIRE ASSANGE : LA LIBERTÉ DE LA PRESSE EN DANGER

par **PATRICK KAMENKA**



Julian Assange à l'ambassade d'Équateur de Londres le 18 août 2014

Wikileaks et signalé l'état critique du journaliste : « Sa santé s'est sérieusement dégradée au point que sa vie est maintenant en danger... son isolement cellulaire prolongé revient non seulement à une détention arbitraire, mais aussi à de la torture et à d'autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants ». ■■■ Suite en page 4

L'arrivée de **Joe Biden** à la Maison Blanche est-elle de bon augure pour le fondateur de *Wikileaks*, **Julian Assange**, 49 ans, actuellement détenu dans une prison de haute sécurité à Londres ? Rien n'est moins sûr. En effet, le journaliste, lanceur d'alerte, bête noire des États-Unis où il encourt une peine de 175 ans de prison, accusé d'« espionnage » au titre de l'« *Espionage Act* » (intelligence avec l'ennemi), avait été qualifié de « *terrorist high tech* » par Biden, alors vice-président de Barack Obama.

Avant son départ de Washington, Donald Trump n'a pas donné suite aux demandes de grâce présidentielle émises par les soutiens du lanceur d'alerte, réservant ce droit à des trumpistes patentés, comme son ancien conseiller Steve Bannon, accusé de détournement de fonds dans la construction du mur à la frontière mexicaine.

Pour autant, Julian Assange vient d'obtenir de la justice britannique une première victoire : la juge Vanessa Baraister, arguant de son état de santé, a refusé de l'extrader vers les États-Unis. Difficile de nier l'évidence au vu de témoignages comme celui de Nils Melzer, rapporteur spécial des Nations-Unies sur la torture. Ce dernier, accompagné de deux médecins, avait rendu visite en prison au fondateur de

Editorial

PENDANT CE TEMPS-LÀ par **BERNARD FREDERICK**

Selon le rapport annuel de l'ONG Oxfam* publié le 25 janvier, les mille plus grandes fortunes de la planète, touchées par l'effondrement boursier consécutif à la pandémie, en mars dernier, se sont refait une santé en neuf mois ! Les plus pauvres devront attendre dix ans pour retrouver leur niveau de vie d'avant la pandémie.

À l'échelle mondiale, les milliardaires ont vu leur fortune augmenter de 3 900 milliards de dollars entre le 18 mars et le 31 décembre 2020. En France, les 39 plus grands milliardaires connaissent une des plus fortes progressions du monde. La pandémie a creusé encore un peu plus les inégalités partout dans le monde, s'inquiète Oxfam, qui estime que 860 millions de personnes à travers le monde pourraient basculer dans la pauvreté dans les dix prochaines années.

Pendant ce temps là...

Les Agences régionales de santé (ARS) d'Île-de-France, des Hauts-de-France et de Bourgogne-Franche-Comté viennent d'annoncer que les centres de vaccination devraient décaler des rendez-vous de première injection en raison des difficultés d'approvisionnement en vaccins contre la covid-19, pour espérer pratiquer la seconde injection (lire p. 4 l'article du docteur Daniel Wizenberg).

Le mois dernier, Pfizer-BioNTech a livré à la France 200 000 doses de moins que prévu ; AstraZeneca a annoncé qu'il ne livrerait que 4,6 millions de doses à la France d'ici à fin mars, soit 29 % des volumes initialement promis ; Moderna a indiqué réduire de 25 % ses livraisons à la France en février.

Quant au Français Sanofi, on ignore quand son vaccin sera prêt. Il a préféré investir dans les médicaments, bien plus rentables que le vaccin. Cette logique a conduit au sous-investissement chronique de l'industrie pharmaceutique dans la recherche sur les vaccins. Sanofi était près d'aboutir en 2017 contre le premier Covid ; il a tout abandonné : plus de pandémie, pas de commandes, pas d'argent, pas de recherche. Mais des suppressions d'emploi ! Quatre cents sont annoncées pour cette année. Dans la recherche !

Quel rapport avec le rapport d'Oxfam ?

Sanofi a versé, en mai 2020, 4 milliards d'euros de dividendes à ses actionnaires ! ■ 31/01/2021

* Oxfam est une organisation internationale de développement qui entend mobiliser le pouvoir citoyen contre la pauvreté et travaille dans plus de 90 pays afin de trouver des solutions durables pour mettre fin aux injustices qui engendrent la pauvreté (rapport : <https://cutt.ly/AkunKDF>)

RACHEL ERTEL : LE YIDICH EST MON ÂME

par **BÉATRICE COURRAUD**

Rachel Ertel*, essayiste et traductrice française, professeure émérite de l'université Paris-Diderot et spécialiste de la langue et de la littérature yidich, a reçu le Prix de l'Académie Française 2020 pour l'ensemble de son œuvre. Elle est présidente d'honneur de la *Maison de la culture yiddish*.

Elle est née en 1939 en Pologne de parents écrivains. En 1948, elle arrive à Paris avec sa famille, rescapée du génocide, et grandit dans un milieu yidichophone.

Elle se dit « de nationalité juive et de citoyenneté française » et adepte farouche de la laïcité qui, précise-t-elle dans *Mémoire du yiddish*, « protège à la fois l'appartenance à la République et la possibilité

d'appartenance à des cultures diverses comme ouverture au monde. » Rachel Ertel voue sa vie à la défense et à la transmission de la langue et de la culture yidich en faisant découvrir et renaître la voix des écrivains et poètes juifs assassinés. Elle est exceptionnelle dans le rôle de passeur qui a su « exhumé » et traduire les cris jaillis des ghettos de Varsovie, Cracovie, Vilno, Lodz... des camps de la mort de Treblinka, Auschwitz, Majdanek... ces cris étouffés, ensevelis sous la cendre, afin de les transmettre au monde entier, un monde qui demeura très longtemps sourd à cette parole d'une puissance inouïe. ■■■ Suite en page 5



Rachel Ertel

CARNET

JEAN-PIERRE BACRI



Cet acteur populaire nous a quittés, aimé des Français qui appréciaient son personnage de rôle attachant et de bègue. Il avait coécrit plusieurs scénarios pour les films de sa compagne **Agnès Jaoui**, deux magnifiques films d'Alain Resnais *On connaît la chanson* et *Smoking/ No smoking...*. Au théâtre, il avait joué Molière, Hugo, Musset mais aussi Brecht, Pinter et des pièces coécrites par lui et Agnès Jaoui. Juif d'origine algérienne, Jean-Pierre Bacri déclarait au journal *L'Humanité* : « *Les ghettos ne m'intéressent pas. C'est pour cela que je ne suis pas un homme qui parle de ses origines. Trop de gens se sentent obligés de les défendre à l'exclusion des autres* ». Il était devenu critique vis-à-vis de la politique de l'État d'Israël depuis la *Guerre des Six jours* et défenseur de la Paix. ■

À L'UNESCO,
L'exposition
N'oublions pas !

Le 1er novembre 2005, l'Assemblée générale des Nations Unies proclamait le 27 janvier *Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste*, en souvenir de la libération du camp de concentration et d'extermination nazi d'Auschwitz-Birkenau par les troupes soviétiques. Chaque année, le 27 janvier, l'Unesco rend hommage à la mémoire des victimes de l'Holocauste et réaffirme son engagement indéfectible à lutter contre l'antisémitisme et le racisme. Cette année, ce sont deux cents portraits de survivants qui nous attendent à l'Unesco. Inaugurée le 27 janvier, **l'exposition est visible jusqu'au 12 février 2021**. Le cinéaste Luigi Toscano a photographié en Allemagne, en Autriche, en Biélorussie, aux États-Unis, en France, en Israël, aux Pays-Bas, en Russie et en Ukraine plus de 400 survivants. Ils ont tous plus de 90 ans. Deux cents immenses portraits sont ainsi exposés à l'extérieur du bâtiment et dans le hall d'entrée. C'est la plus grande exposition au monde de portraits documentant les histoires des survivants de l'Holocauste et d'autres crimes nazis. Deux cent visages dont les yeux, immenses, nous interrogent. Nous obligent ■ NM

<https://www.youtube.com/watch?v=6Jr mkiB8IRI>

LE MÉMORIAL DÉGRADÉ LE
JOUR DÉDIÉ À LA MÉMOIRE DES
VICTIMES DE LA SHOAH !

Au matin du 27 janvier 2021, date de célébration de la *Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste*, les murs du Mémorial de la Shoah ont été dégradés par des tags. L'UJRE s'en indignent, elle manifeste son attachement à la perpétuation de la mémoire du génocide de la Seconde Guerre mondiale et demande que toute lumière soit faite sur l'origine de cette profanation et que les responsables soient poursuivis. ■



LA PNM ANNONCE

EN LIÈNE, DES FILMS À VOIR...



Les cinémas étant fermés, notre critique, Laura Laufer, signale la possibilité de **voir en ligne** de nombreux films :

- des rétrospectives de Chantal Akerman accessibles sur **LaCinetek** dans le cadre du Festival *Premiers plans* d'Angers qui se déroule jusqu'au **24 février** (pass 7€, détails sur www.lacinetek.com/fr/festival/premiers-plans-angers).

- des films des collections de la cinémathèque française accessibles sur leur plateforme **Henri**, renouvelés chaque mercredi (www.cinematheque.fr/henri).
- On peut également (re)voir le documentaire **Jenin, Jenin** (2002). La justice israélienne, qui vient de condamner son réalisateur Mohammed Bakri, et d'en interdire la diffusion en salles, n'en a toutefois pas ordonné le retrait de la plateforme YouTube (<https://cutt.ly/HkuOX7x>). ■

AGENDA DE LA MÉMOIRE

- **8 février 1962** : Au lendemain de l'attentat contre Malraux, une manifestation pacifique contre l'O.A.S. et pour la Paix en Algérie est réprimée à Paris sous les ordres du préfet Papon. La charge de police au métro Charonne causera neuf morts, communistes et syndicalistes. Dont notre amie Fanny Dewerpe, monitrice de la CCE. Aujourd'hui comme hier, avec le comité *Vérité et Justice pour Charonne* dont l'UJRE est membre, Delphine Renard réclame la reconnaissance officielle de cette répression. ■

- **21 février 1944** : Marcel Rajman, juif polonais, ancien du *Yask*, responsable de la JC du 11e arrdt. de Paris, membre du 2e détachement juif des FTP, chef du groupe « Stalingrad », dirigeant de la première action de Missak Manouchian, est fusillé au Mont-Valérien avec ceux de l'« Affiche rouge ». ■



- **25-26 février 2021** : Nous fêterons **Pourim** qui rappelle comment, sous le règne d'Assuérus, la reine Esther sauva les Hébreux du massacre projeté par Haman. Le *Pourim chpil* perpétue par des saynètes et des chants le récit de cet événement. L'UJRE est membre du collectif *Pourim chpil* créé en 2012 pour obtenir de l'Unesco son inscription au *Patrimoine culturel immatériel*. À ce jour, seule l'inscription à l'inventaire en France dudit patrimoine est acquise. ■

VIE DES ASSOCIATIONS

L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide, membre du **Comité Parisien de la Libération** (CPL), soutient l'initiative du CPL d'adresser à tous les groupes parlementaires de l'Assemblée nationale et du Sénat, au nom de tous ses membres, une alerte sur la dangerosité de l'article 6 du projet de loi confortant le respect des principes de la République. L'UJRE émet de plus ce communiqué de presse :

LE PROJET DE LOI CONTRE LES SÉPARATISMES
UN PROJET DE LOI DANGEREUX

L'UJRE a pris connaissance du projet de loi confortant les principes républicains, projet dit « *loi contre le séparatisme* ». Elle ne peut que s'opposer aux dispositions de ce projet de loi visant le fonctionnement des associations.

L'UJRE considère que, subordonnant l'attribution de subventions à la signature d'un « contrat d'engagement républicain », l'article 6 remet en cause le principe de la liberté d'association tel que garanti par la loi de 1901. Le contenu du contrat d'engagement, faute qu'il soit spécifié par la loi, serait en effet laissé au gré de l'interprétation que pourrait en faire le gouvernement.

L'UJRE rappelle l'avis émis par la Défenseure des droits (avis n° 21-01

du 12 janvier 2021) : « ...même lorsqu'elles [les associations] sollicitent un soutien des pouvoirs publics, locaux ou nationaux, sous forme monétaire ou en nature, elles n'ont pas vocation, en tant que telles, à refléter les options d'un gouvernement, les priorités de l'État ou les préférences politiques d'une majorité municipale. »

L'UJRE, association créée dans la clandestinité* en 1943 quand la France combattait les armées nazies et les institutions de Vichy, a pris part aux luttes de la Résistance. Elle constate que le projet de loi soumis au Parlement rappelle fâcheusement le régime de Pétain. Elle en exige le retrait. ■ UJRE. Paris, 29/01/2021.

* Officialisée après la Libération (J.O. du 12/12/1944), 01/2021



LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yidich, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication
Henri Blotnik

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Courriel : lapnm@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

5 Rue Guy Môquet ARGENTEUIL

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

ENQUÊTE : CE QUI BOUGE DANS L'OPINION PUBLIQUE ARABE

par Dominique Vidal*

La « rue arabe » : cette expression un rien méprisante revient fréquemment dans les grands médias. L'utilisent le plus souvent des journalistes qui apprécient mal l'opinion publique dans le Maghreb, le Machrek et le Golfe. Mais comment comprendre les contradictions des dirigeants de ces régions sans mesurer la pression populaire qui s'exerce sur eux, notamment depuis dix ans ?

Bien qu'ils aient jugulé ces mouvements presque partout – sauf en Tunisie –, les régimes autoritaires, monarchiques comme républicains, craignent toujours un retour de flamme. À preuve cet aveu du prince-héritier saoudien, Mohamed Ben Salman, à propos de la « normalisation » : s'il reconnaissait lui aussi Israël, il serait – je le cite – « tué par l'Iran, le Qatar et [son] propre peuple [1] ».

Pour comprendre ce genre d'inquiétude, il suffit de lire le *Baromètre de l'opinion arabe 2019-2020* réalisé par le Centre arabe de recherches et d'études politiques (CAREP) de Doha et présenté par son antenne parisienne [2]. Il s'agit, non d'un banal sondage, mais d'une enquête menée par 900 chercheurs et fondée sur des entretiens en face à face avec 27 000 citoyens de treize États arabes [3].

Impossible, évidemment, de rendre compte de l'ensemble des résultats dans le cadre de ce bref article [4]. D'autant que les sondés – ou plus exactement « enquêtés » – répondent à des questions très variées – de l'économie au terrorisme et de la religion à la Palestine –, et ce de manière sensiblement différente selon leur région. On retiendra surtout ici celles qui battent en brèche des idées reçues... ou parfois les confirment.

À ceux qui sous-estiment la dimension sociale des « révolutions arabes », trois chiffres apportent un démenti : 26 % des « enquêtés » déclarent que leur revenu « ne couvre pas leurs besoins élémentaires », 51 % disent vivre à crédit et 17 % de la charité. Seul le Golfe permet à la majorité de ses habitants de faire des économies... D'où la priorité donnée pour l'avenir à l'économie (57 %). Et à la lutte contre la corruption, que 91 % des « répondants » (contre 7 %) considèrent comme « généralisée », proportion qui n'a guère varié depuis dix ans.

Autant que l'insécurité inhérente aux périodes d'insurrection, ce basculement massif dans la précarité et la pauvreté explique le jugement nuancé des « répondants » sur le « printemps arabe » : 58 % pensent qu'il est « positif », 48 % qu'il « rencontre des obstacles mais atteindra finalement ses buts » et 30 % qu'« il a pris fin ». Le soutien au *hirak* algérien reste en tout cas massif : 49 % contre 17 %. Idem pour le Soudan.

Paradoxalement, s'ils espèrent encore dans les processus révolutionnaires, les citoyens arabes accordent d'abord leur confiance... à l'armée (88 %) [5], suivie par la police, la gendarmerie et les services de renseignement (76 %) ! Les trois quarts des « enquêtés » n'en considèrent pas moins que « le système démocratique, même s'il a ses problèmes, est meilleur que les autres » (76 %). Foin des poncifs orientalistes : 50 %



Manifestation le 14 janvier à Tunis pour le 10e anniversaire de la chute de Ben Ali.

(contre 40%) rejettent l'idée que les sociétés arabes ne seraient « pas prêtes » pour la démocratie ; 54 % (contre 36 %) que cette dernière signifierait l'« indécision » et la « discorde » ; 63 % (contre 28 %) qu'elle ne garantirait pas « la sécurité et l'ordre public » ; et 65 % (contre 26 %) que l'économie en pâtirait. Et 68 % (contre 20 %) ne croient pas que la démocratie soit « incompatible » avec l'islam...

Relativisons la fronde des opinions : 46 % (contre 52 %) jugent « bonne » la situation économique de leur pays ; *idem* pour 69 % (contre 30 %) concernant la situation sécuritaire ; et 48 % (contre 47 %) pour la situation politique. Et pourtant près du quart des « répondants » rêvent d'émigrer : 5 % dans le Golfe, 26 % dans la zone du Nil, 27 % dans le Maghreb et 28 % dans le Levant et le Machrek.

En revanche, une courte majorité mise sur « la prise du pouvoir d'un parti au cours d'une élection libre et démocratique » : 51 % contre 43 % [6]... Les « enquêtés » jugent le niveau de démocratie encore bas, mais plus élevé en 2019/2020 (5,8 sur 10) qu'en 2011 (4,5). Reste qu'en cinq ans, la proportion de ceux pour qui « il n'est pas possible de critiquer sans crainte le gouvernement » est passée de 27 % à 30 % [7]. Pourtant seuls 48 % (contre 42 %) comptent voter aux prochaines élections – en 2011, les proportions étaient de 59 % contre 27 %. D'ailleurs, 67 % (contre 27 %) ne font pas confiance aux partis politiques...

Contrairement à un cliché répandu, la télévision demeure la principale source d'information (48 % contre 67 % en 2011) devant Internet (35 % contre 5 %), distançant largement la radio (6 % contre

7 %) et les journaux (4 % contre 5 %). La consultation quasi quotidienne d'Internet est toutefois passée en sept ans de 18 % à 63 %.

À tous ceux qui brandissent l'épouvantail islamiste, voilà des chiffres qui donnent à réfléchir : 23 % des « enquêtés » se déclarent « très religieux », 63 % « dans une certaine mesure » et 12 % « pas religieux » – proportion importante dans des pays où l'athéisme relève traditionnellement de l'apostasie [8]. Ajoutons que 65 % (contre 27 %) affirment qu'« aucune autorité religieuse n'a le droit de déclarer infidèles les adeptes d'autres religions » et 71 % (contre 23 %) que « le gouvernement n'a pas le droit d'utiliser la religion pour gagner le soutien à sa politique ». Conclusion : 49 % (contre 44 %) pensent que « ce serait mieux pour [leur] patrie si la religion était séparée de la politique. »

Interrogés sur les États qui constituent « la plus grande menace pour les pays arabes », 37 % désignent Israël, 29 % les États-Unis, 12 % l'Iran et 5 %... les pays arabes [9]. Mais, si la question porte sur l'appréciation des « menaces étrangères » en général, les « enquêtés » répondent à 89 % Israël, 81 % les États-Unis, 67 % l'Iran, 56 % la Russie, 44 % la France [10], 32 % la Chine et 35 % la Turquie.

Enfin 79 % affirment que la « cause palestinienne » concerne « tous les Arabes » et 15 % « uniquement les Palestiniens ». Quant à la « reconnaissance diplomatique » d'Israël par leur pays, 88 % s'y opposent et seuls 6 % l'approuvent. Quant à l'appréciation de *Daesh*, elle est négative pour 88 % et positive pour 5 %.

Bref, la fameuse « rue arabe » paraît à la fois plus diverse et plus complexe, voire plus surprenante que les médias ne la décrivent. Il faut croire qu'il ne suffit pas d'interviewer un chauffeur de taxi entre l'aéroport et le Hilton pour comprendre une société... ■

[1] Haaretz, 23 octobre 2020.

[2] Directeur du CAREP de Paris, Salam Kawakibi, analyse les résultats de cette enquête dans un « Midi de l'Iremmo » : <https://iremno.org/rencontres/midis/les-opinions-arabes-au-miroir-dun-sondage-en-ligne>.

[3] Mauritanie, Maroc, Tunisie, Égypte, Algérie, Soudan, Palestine, Liban, Jordanie, Irak, Arabie saoudite, Koweït et Qatar.

[4] Texte intégral : Arab-Opinion-Index-2019-2020-Inbreef-English-Version.pdf

[5] Il est vrai que l'armée a souvent joué un rôle majeur dans la construction de l'État indépendant et qu'elle apparaît aujourd'hui comme la seule institution nationale qui tient bon et soit à même de contribuer à la cohésion nationale.

[6] En 2017-2018, les proportions atteignaient 57 % et 35 %

[7] Les réponses varient considérablement d'un pays à l'autre : l'appréciation de la possibilité de critiquer le gouvernement va de 3,9 % en Arabie saoudite à 6,9 % en Tunisie.

[8] Lire « L'athéisme progresse dans le monde musulman », *La Croix*, 4 août 2017.

[9] En 2011, les proportions étaient de 51 %, 22 % et 4 %. Irakiens, Saoudiens et Koweïtis citent l'Iran comme principale menace.

[10] Une majorité juge négativement la politique française en Libye (54 %), en Palestine (53 %), au Yémen (51 %) et en Syrie (53 %).

DROITS

AFFAIRE ASSANGE : LA LIBERTÉ DE LA PRESSE EN DANGER

(Suite de la Une)

Toutefois, la juge n'a pas accordé de remise en liberté à Julian Assange, craignant qu'il n'en profite pour se soustraire à la justice. Son avocat, Edward Fitzgerald, a invoqué les risques d'un maintien en prison, en raison de la pandémie. En vain.

Rappelons qu'Assange, traqué depuis 10 ans, vivait totalement reclus depuis 7 ans à l'intérieur de l'ambassade de l'Équateur à Londres où il avait obtenu asile car menacé d'extradition vers les États-Unis. Ceux-ci ayant fait pression sur le nouveau président équatorien, Lenin Moreno, Assange avait été expulsé de l'ambassade et immédiatement arrêté par la police britannique en avril 2019. S'il a remporté une première manche, la partie est loin d'être gagnée. Les États-Unis, « extrêmement déçus » par le jugement londonien, ont décidé de faire appel. Assange est accusé d'avoir diffusé des centaines de milliers de documents classés – militaires et diplomatiques – sur les actions des troupes américaines en Irak et en Afghanistan. Rappelons la vidéo *Collateral Murder* qui montre le massacre de 18 civils irakiens, dont 2 journalistes, abattus le 12 juillet 2007 à Bagdad par un hélicoptère américain Apache. Rappelons les documents



Non à l'extradition d'Assange !

illustrant la diplomatie US et le traitement des prisonniers de Guantánamo. Hillary Clinton, alors secrétaire d'État, avait condamné Wikileaks pour ses attaques « contre les intérêts diplomatiques américains ».

Reste que la justice britannique n'a pas daigné contester le bien-fondé des demandes américaines qui menacent la liberté d'expression et la diffusion d'informations d'intérêt public, et qui mettent gravement en cause le rôle des lanceurs d'alerte après les révélations de Wikileaks. Ainsi la juge Baraister s'est-elle refusée à rejeter les arguments de l'administration américaine accusant Assange d'avoir menacé la sécurité nationale en révélant des documents jugés confidentiels et en dévoilant l'identité

des informateurs des services de renseignement américains.

Cet alignement de Londres sur Washington a fait réagir les défenseurs de la liberté d'information qui notent que, pour les tenants de cet ordre mondial, informer est un délit. Chomsky ne s'y est pas trompé : « En

dévoilant les secrets des puissants, Assange menace de provoquer l'évaporation du pouvoir ».

Sur le fond, Nils Melzer a condamné le jugement de Londres soulignant qu'Assange produit des « informations véridiques sur des fautes officielles graves » en se fondant sur des « sources et documents authentiques, comme [le ferait] tout autre



Londres, avril 2019. Arrestation de Julian Assange

par PATRICK KAMENKA

journaliste d'investigation sérieux et indépendant ». À ses yeux, « M. Assange n'est pas un criminel et ne représente aucune menace pour personne. » Pour sa part, la Fédération internationale des journalistes* estime que la détention de Julian Assange est « contraire aux lois internationales et à la déclaration universelle des droits de l'homme » et demande aux États-Unis d'« abandonner leur demande d'extradition ». Reste que les gouvernements européens dans leur grande majorité ont superbement ignoré l'affaire et en particulier la France, présumée patrie des droits de l'homme. Face au silence de l'Élysée, les syndicats de journalistes français (SNJ, SNJ-CGT et CFDT-Journalistes) ont réitéré leur demande auprès du président de la République d'accorder l'asile politique à Julian Assange.

Seul le Mexique, par la voix de son président Andrés Manuel López Obrador, a offert l'asile politique à Assange et se prononce en faveur de sa libération. ■

* Première organisation mondiale de la profession représentant 600 000 adhérents dans 140 pays.

SANTÉ

ACTION VACCINALE MASSIVE ET VARIANTS : LA COURSE DE VITESSE

DR. DANIEL WIZENBERG



Vaccination : la campagne s'accélère

L'actualité autour du SARS-Cov2, avec l'enjeu vital que chacun perçoit, pour lui-même ou pour les autres, suscite bien des débats sur les solutions proposées, tant les doutes, les peurs, voire les fantasmes gagnent bien des esprits, faisant de l'émotionnel l'arme de fragilisation du rationnel.

Bien sûr, la science n'a pas, à elle seule, toute la maîtrise de la situation, puisque le pouvoir exécutif, chargé d'appliquer les mesures, s'y trouve aussi en première ligne, portant la responsabilité de toute l'action publique avec, entre autres, la distribution des vaccins dont on doit déplorer les retards importants de livraison. Troisième protagoniste, la finance, qui utilise la pandémie et l'urgence sanitaire comme autant d'opportunités de profit. Entre ses mains, brevets et production vaccinale s'avèrent être les œufs d'or de la situation.

À ces trois protagonistes s'en ajoute un quatrième, la population, qui attend, s'impatiente, et subit. Pour

autant, son rôle est loin d'être passif, puisque de son attitude dépend aussi la fin du fléau épidémique. La vaccination devra donc être acceptée et massive. Pour autant, est-elle l'arme absolue ? On ne peut l'affirmer mais c'est bien la seule aujourd'hui en capacité de mettre fin à une pandémie dévastatrice. Elle se heurte pourtant à des hésitations, des méfiances, tant la diffusion de messages contradictoires, de fake news, de dévoiement d'informations scientifiques, alimentent l'idée complotiste et troublent les esprits.

Tel est le cas pour l'ARN messenger, qui, bien qu'utilisé avec succès dans les nouveaux vaccins, se retrouve accusé d'un possible effet d'altération du génome humain. Impossible. Ce dernier, constitué d'ADN, ne peut être dénaturé par l'ARN. On regrettera que quelques rares scientifiques, gagnés par la fièvre populiste, aient rejoint cette déplorable cabale aux effets les plus délétères.

Peut-on préférer un vaccin à un autre ? Les deux à cette heure accessibles, Pfizer/BioNtech et Moderna, utilisent l'ARNm pour susciter la production d'anticorps. En pratique, face à l'affluence des demandes, ni vaccinateur ni vacciné n'ont à choisir : un seul à disposition. Il serait vain d'attendre celui de Sanofi, le laboratoire ayant pris un tel retard, rançon de choix financiers douteux, que son vaccin recombinant ne sera pas disponible avant une année.

Mais les vaccins seront-ils efficaces sur le variant qui, déjà, au Royaume-Uni, s'avère le grand coupable de

presque toutes les contaminations actuelles ? Jusqu'à présent, oui, en dépit de sa contagiosité sensiblement majorée. Dans tous les cas, comment empêcher l'apparition des mutations sinon par la vaccination accélérée et massive de la population, seule à même de réduire la circulation des virus. D'autant plus que la perspective d'apparition d'une mutation amoindrissant l'efficacité vaccinale reste dans le collimateur de la recherche. Ce doute est déjà d'actualité pour les variants d'Afrique du Sud et du Brésil. Le drame serait que, faute d'une action collective et massive à l'échelle mondiale, les mutants ne l'emportent.

Précisément, la conscience de devoir terrasser le virus partout où il se trouve, très vite, et pas seulement dans les pays dits riches de la planète, pourra-t-elle vaincre les égoïsmes qui, cyniquement, ignorent les besoins des pays pauvres, en premier lieu ceux du continent africain ? Quelle logique dans la répartition inéquitable des doses vaccinales ? Absurdité, par exemple, qu'Israël donne priorité à sa population, tout en déniait ces mêmes nécessités dans les territoires voisins occupés. Cruauté gratuite, ou prétexte pour infliger de nouvelles punitions aux Palestiniens déjà séquestrés dans leurs zones territoriales ?

On rêverait que la France fasse des Droits de l'homme, de la juste redistribution mondiale des doses vaccinales et du nécessaire appel à la solidarité des peuples au-delà des frontières qui les séparent, un combat inlassable, historique, qui s'identifie aux grands enjeux universels que la pandémie révèle. ■ 25/01/2021

RACHEL ERTEL : LE YIDICH EST MON ÂME

par **BÉATRICE COURRAUD**

(Suite de la Une)

■ ■ ■ Sa vie commence lorsqu'elle est à Paris ; elle a neuf ans et habite avec ses parents au foyer de la rue Guy Patin, dans le Xe arrondissement de Paris, qu'elle appelle « phalanstère », immeuble mis après la guerre à la disposition des artistes, des intellectuels rescapés du génocide. Les écrivains, poètes, peintres, gens de théâtre continuent de créer, d'inventer dans leur langue maternelle, la « *mameloshn* », tout en parlant aussi la langue des pays de leur naissance, ou de leur exil, entre autres, le polonais, le russe, l'allemand, et bien sûr l'anglais des États-Unis. La petite fille vit dans un tourbillon de langues, de chants, de danse, de théâtre, de poésie, de couleurs, dans un mouvement qui la fascine, l'émerveille et va la propulser au sommet de sa recherche, au sommet d'elle-même.

C'est dans cette maison communautaire qu'elle rencontre l'un des plus grands poètes yidich, **Avrom Sutzkever**, ancien rescapé et héros, pendant la Seconde Guerre mondiale, du ghetto de Vilno (l'actuelle Vilnius, en Lituanie), avec qui elle noue une grande amitié et dont elle traduit les premiers poèmes.

« *Je vous écris de Vilno. Cela fait deux semaines que je flotte dans ses ruelles. J'ai exhumé les trésors culturels que nous avons enterrés et je suis allé à Polnar. Je n'y ai trouvé personne. Rien que des cendres. On a déterré les juifs de Vilno et on les a brûlés. Les cendres humaines sont gluantes et grises. J'ai rempli un sachet de cendres (c'est peut-être mon enfant ou ma mère et je le garde sur moi)* », écrit-il.

Cette « *citoyenne du monde dans le yidich* », comme elle se définit elle-même, entreprend un travail

de décryptage dans la crypte où sont ensevelis les morts du *Khurbn* – mot yidich issu de l'hébreu (*khurban*) signifiant *destruction*. Elle le réalise par la traduction en français de livres et documents écrits en yidich, des poèmes, écrits clandestins, retrouvés cachés après la mort de leur auteur, ici ou là, dans des camps ou des ghettos, manuscrits enterrés, ou remis à l'extérieur en mains sûres. Nombre de poèmes sont écrits dans l'urgence. Il faut coûte que coûte laisser des traces de l'extermination, pour témoigner non de l'indicible, dira l'auteure-traductrice, mais de l'inaudible. Des mots qui sont porteurs d'une souffrance absolue. Travail de désenfouissement d'une langue anéantie, une langue qui lui tient à corps et à cœur.

« *Le yidich est mon « âme »* », déclare-t-elle au cours d'un entretien sur France Culture.

Pour Rachel Ertel, traduire constitue un geste existentiel.

« *Je suis la mort de toutes les morts
Je sais la douleur de toutes les douleurs...
Je suis la route de tous les abîmes...
Témoin d'un peuple à jamais tranché.* »

Isaïe Spiegel (in *Brasiers de mots*)

La traduction de la poésie et de la littérature yidich se fait parallèlement à l'exercice de son métier de professeure des universités qui l'amènera à se passionner pour les écrivains juifs américains.

Elle passe dans les années 1970 à l'enseignement de la langue et crée avec Yitskhok Niborski, l'un des meilleurs connaisseurs au monde de la langue et de la



Rachel Ertel

littérature yidich, un centre d'études yidich. Elle relate les difficultés de cet enseignement à un public de jeunes gens et jeunes filles issus de la deuxième génération qui sont à la recherche de leurs racines et pour qui le yidich est à la fois familier, puisque parlé par leurs parents et grands-parents, mais aussi, d'une certaine façon, inabordable de par ce qu'il engendre de non-dits, de blessures enfouies.

« *Il s'agit d'une langue mourante qu'il s'agit de transposer en une langue vivante. Le grec comme le latin sont aussi des langues mortes, mais elles se sont éteintes peu à peu. Le yidich est une langue qui a été assassinée en cinq ans. Elle était la seule nation des juifs de l'Europe orientale, qui n'avaient pas de terre et pas d'État. Leur enracinement était cette langue plus encore que l'hébreu, la langue sacrée, utilisée par les rabbins et les intellectuels. Elle mêle l'hébreu, l'allemand, le latin, les langues slaves, notamment le polonais et le russe. C'est la plus européenne des langues et la plus ignorée. Or, elle est essentielle pour comprendre ce qu'était l'Europe centrale et orientale, mais pas seulement, car il y a de nombreux mots yidich dans le néerlandais parlé à Amsterdam ou l'anglais new-yorkais.* »

« *Brasier de Mots* » et « *Dans la langue de personne* » sont des œuvres essentielles, dans lesquelles Rachel Ertel nous restitue les voix exceptionnelles de cette poésie de l'anéantissement. ■

* **À lire** : *Le Shtetl : la bourgade juive de Pologne* (Payot, 1982, 23 €), *Dans la langue de personne : poésie yiddish de l'anéantissement* (Le Seuil, Librairie du XX^e siècle, 1993, 20,30 €), *Brasier de mots* (Liana Levi, 2003, 378 p., 22 €), *Mémoire du yiddish, Transmettre une langue assassinée, Entretien avec Stéphane Bou* (Albin Michel, 2019, 19 €) – **À écouter** : *Série Rachel Ertel, À voix nue*, France Culture, 2017 (5 épisodes).



HISTOIRE

1700 ANS DE VIE JUIVE EN ALLEMAGNE

par **FRANÇOIS MATHIEU**

Deux mille vingt-et-un sera pour l'Allemagne une année de commémoration sur le thème « *1700 ans de vie juive en Allemagne* », et donc, pour la communauté juive, une année consacrée à faire connaître son histoire et plus spécialement sa culture. L'occasion en est un édit promulgué par l'empereur romain Constantin I^{er} le 11 décembre 321 et considéré comme le premier témoignage de la présence juive en Europe du Nord. Un millier de manifestations sont prévues avec, pour centres, les villes rhénanes de Cologne, Spire, Worms et Mayence qui renferment d'importants vestiges archéologiques.

L'histoire de ce décret est attestée. À Colonia Claudia Ara Agrippinensium (la future Cologne), Constantin fait construire sur le Rhin un premier pont permanent qui relie les deux parties de la ville romaine. À court d'argent, les édiles de la cité lancent un appel auquel répond un dénommé Isaac. Mais, comme il est juif, il ne peut entrer au conseil municipal. Les édiles s'adressent alors à l'empereur pour lever l'obstacle ; celui-ci répond par un décret



Mayence. Son unique synagogue fut construite en 1737 dans le quartier de Weisenau.

qui entérine la présence de la communauté juive dans la ville et accorde à ses membres les libertés dont jouit tout citoyen romain. Vingt ans plus tard, un autre décret du même empereur mentionne l'existence dans la ville d'une synagogue.

Ces deux décrets resteront pendant des siècles les seules preuves de la présence juive à Cologne. En

2007, des fouilles entreprises lors de la construction d'un parking dans le centre révèlent l'existence d'un quartier juif datant du Moyen-Âge. Un musée y est aujourd'hui en construction. Un dossier d'inscription au patrimoine mondial de l'humanité (Unesco) est en cours d'examen.

Les organisateurs prévoient un millier de manifestations, en réaction notamment aux années sombres du judéocide nazi et aux actes antisémites qui endeuillent encore

aujourd'hui l'Allemagne. Aussi s'agit-il, pour reprendre l'expression du directeur de l'organisation de ce train de manifestations, d'« *opposer à ce passé lourd et tragique quelque chose de positif* », cela en proposant à un public le plus large possible des rencontres, des spectacles, des ateliers, des expositions qui exploreront tous les champs de la culture judéo-allemande, les apports des Juifs à l'Allemagne.

La présentation solennelle dans la salle de recueillement du Bundestag à Berlin, le 27 janvier, des plus vieux rouleaux de la Torah présents dans le sud de l'Allemagne – qui ont fait préalablement l'objet d'une restauration minutieuse en Israël – constitue en ce début de programme un acte majeur. Daté de 1793, mis à l'abri d'un pogrom en 1938, composé de trente peaux, long de 24 mètres, propriété aujourd'hui de la communauté israélienne d'Amberg, ce texte sacré sera accueilli solennellement en juin à l'Hôtel de ville de cette cité bavaroise, avant d'être replacé dans la synagogue de celle-ci. ■



Mayence. Le poste de garde à l'entrée du ghetto.

UN POÈTE À TRIESTE : UMBERTO SABA

Umberto Saba a vécu de 1883 à 1957. Il est clairement l'un des très grands poètes italiens du XXe siècle aux côtés de D'Annunzio, Ungaretti, Marinetti, Montale. Il a consacré une grande partie de son existence à la composition d'un imposant recueil de poèmes qu'il a baptisé *Il canzoniere* dont une première version a été publiée en 1921 et la version définitive en 1947 [1]. Il a également écrit *Storia e cronistoria del Canzoniere*, un guide pour la lecture de son grand œuvre, sous le pseudonyme de Giuseppe Carimandrei ! Il est curieux qu'un poète choisisse de publier sous pseudonyme le premier texte critique sur sa poésie. Mais Umberto Saba était déjà un pseudonyme.

Né Umberto Poli, Saba était fils d'un père converti au judaïsme et d'une mère juive. Son pseudonyme est un hommage à sa nourrice slovène, Gioseffa Sabaz, qu'il a nommée sa « mère de joie ». Au sortir de l'université, il travaille un temps chez un boulanger. En 1903, à Pise, il étudie la littérature italienne. En 1905, il rencontre, à Florence, les animateurs de la revue *La Voce* et publie ses premiers vers. De retour à Trieste, il gère une librairie de livres d'occasion. En 1908, il se marie à la synagogue avec Carolina Wölfler (La Lina dans ses poèmes) dont il a eu une fille, Linuccia.

En 1911 il publie son premier ouvrage, *Poesie*, suivi en 1912 de *Coi i miei occhi (secondo libro di versi)*. En 1913, à Milan, il collabore au journal de Benito Mussolini, *Il Popolo d'Italia*.

La politique ne l'intéresse guère. Il approuve cependant l'intervention de l'Italie aux côtés des Alliés et à l'époque, Trieste est autrichienne. Appelé sous les drapeaux, d'abord enfermé dans un camp avec des soldats autrichiens, il sert comme dactylographe avant d'être affecté à un bureau d'aéronautique.

De retour dans sa ville natale il reprend la librairie *Mayländer*, qu'il rebaptise *Libreria antiqua e moderna* [2]. Il entreprend alors la rédaction de *Figure e Canti*, qui paraît en 1926, et collabore à des revues comme *Solaria* qui lui consacre un numéro en 1928. À partir de 1929, souffrant de troubles nerveux, il est suivi pendant trois ans par le docteur Edoardo Weiss qui a introduit la psychanalyse en Italie. À cause des lois raciales promulguées en 1938, il confie la librairie à son employé. Il en reprend possession en 1947 et écrit alors *Histoire d'un libraire* qui figure dans le livre qui nous intéresse ici, *Comme un vieillard qui rêve* [3].

Que ce soit dans sa poésie ou dans sa prose, Saba a entrelacé deux thèmes, son autobiographie et Trieste, comme si le poète et la ville ne faisaient qu'un. Mais Trieste est d'abord un dédale métaphorique où il se révèle souvent peintre des lieux anciens, disparus ou transformés. Moins qu'une aire géographique, culturelle ou urbaine, c'est plutôt une « cité idéale » où il puise les arguments de son art poétique. C'est enfin une topographie de ses sentiments, souvent contrastés, de ses affects, d'une vision du monde qui dépasse son histoire.

Il n'est pas au clair avec le judaïsme. Il n'en parle guère et ne consacre que quelques rares proses au Ghetto. Peu attaché en ce sens au passé familial, il n'est pas loin de professer un certain antisémitisme : posture ou douleur intérieure ? Impossible de le dire. Frappé de plein fouet par les lois raciales, il n'a pas non plus combattu dans les rangs des antifascistes. Il se sentait sans doute en porte-à-faux avec les partis. Son unique roman, *Ernesto*, publié en 1975, peut être perçu comme la confession de sa tendance homosexuelle, jamais revendiquée d'ailleurs. Converti au catholicisme après la guerre, sans manifester une foi ardente, il a chassé le Juif en lui, mais n'éprouve pas le besoin de s'en expliquer. Son unique foi a été dans une poésie, et aussi dans une prose, ciselée avec minutie, avec exigence, économe dans son expression, même quand il traite de l'amour et des passions. Les brefs récits qu'on trouve dans ce recueil sont de vraies merveilles et révèlent un homme capable d'exprimer en termes simples des pensées subtiles. ■

[1] Umberto Saba, *Il canzoniere*, traduit de l'italien par Odette Kaan, Nathalie Castagné, Laïla Taha-Hussein et René de Ceccatty, Éd. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1990, 624 p., 30 €

[2] Elena Bizjak Vinci, Stelio Vinci, *La libreria del poeta / Umberto Saba*, Hammerle editori, Trieste, 2008, 100 p., 18 €

[3] Umberto Saba, *Comme un vieillard qui rêve*, traduit et présenté par Gérard Macé, Éd. Le bruit du temps, 2019, 120 p., 8 €



Umberto Saba



DISPARITION

ROBERT HOSSEIN

par KAROLINA WOLFZAHN

Robert Hossein, né Abraham Hosseinoff, m'avait reçue après son spectacle sur *L'affaire Dominici*. Il était accueillant et impressionnant avec sa voix tour à tour voilée ou rocailleuse.

Son père, compositeur iranien né à Samarcande, et sa femme, actrice juive de Kiev en Ukraine, ne peuvent plus lui payer l'école, « j'ai fait mes classes dans la rue (...) comme disait mon père, « je suis né pauvre mais avec une cervelle de riche » (...) j'ai vécu dans un grenier rue de Vaugirard, l'eau sur le palier ».

Aux cours de théâtre de Tania Balachova et de René Simon, il côtoie Arestrup, Emilfork, Lonsdale, Fresson et autres futures gloires des scènes théâtrales, court les petits rôles et croise à Saint-Germain-des-Prés Boris Vian, Sartre... Remplaçant Daniel Gélin dans *La neige était sale* en 1950, il rencontre Frédéric Dard qui déclarera « j'ai vu débarquer une espèce de loup insolent, l'air famélique, mal fringué avec un regard de braise », qui deviendra son ami pour la vie.

Après le succès des *Angéliques* – « pour Marguerite Duras, j'étais un don Juan de bazar; Casanova de midi-nette, ça me plaisait » – ce passionné des planches, impulsif, immense créateur, rattrape avec ses grands spectacles



Robert Hossein

historiques le temps où il était traité de *Russecouille*. « J'ai connu plus tard les ors et la misère. Les richesses du cœur et de l'esprit, voilà mes trésors. »

Coqueluche du cinéma avec le rôle du balafre Joffrey de Peyrac, il rêve de planches, rideaux, coulisses et liberté. En 1970, il émigre à Reims sans un sou, décidé à ouvrir un théâtre populaire et une école de jeunes comédiens : « je n'aboutissais à rien, je devenais esclave de mon image, je ne suis pas mondain, ces rond-de-jambes, ces coulisses, j'en ai rien à foutre ». Jacqueline Thomas, administratrice de la Maison de la culture, se souvient : « ...il déployait même des cars dans toute la région pour aller chercher des spectateurs... ». Il forme Anémone, Huster, Isabelle Huppert, monte avec eux des superproductions et en 1973, fait jouer Isabelle Adjani dans *La Maison de Bernarda Alba* de Lorca.

En 1978, faute de moyens, il quitte la

ville où il a vécu une époque artistique magnifique. Il crée, comme à Reims, des pièces à grand spectacle, *Ben Hur* au Stade de France, le *Potemkine* au Palais des Sports avec sur scène le cuirassé de 26 mètres, les éclairs, les figurants, en un mot, la Révolution russe, *Notre-Dame de Paris*, *Danton et Robespierre*... Directeur de 2000 à 2008 du Théâtre Marigny, il met en scène Jean-Paul Belmondo dans *Cyrano de Bergerac*. Il était le roi du théâtre populaire, « je ne travaille pas pour une élite ».

Sa filmographie est impressionnante, « s'il ne fallait retenir qu'un seul film, ce serait *«Le vampire de Düsseldorf»* », réalisé en 1965 et joué avec sa compagne de l'époque, Marie-France Pisier.

Pour *L'affaire Dominici*, la scène est un tribunal, Hossein demande au public de juger l'affaire qui a passionné la France de 1952 à 1954. L'auteur Marc Sayet cite les paroles de Fernand Dardignes dans *Nice-Matin* : « J'attends qu'elle vous fasse signe, la vérité des grands matins. »

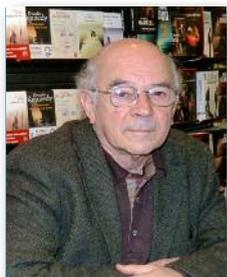
Acteur, écrivain, metteur en scène, œil de velours, charme magnétique, il cultivait l'amitié. Pour lui, humanité, justice et amour n'étaient pas des mots creux. Autodidacte, il remplaçait le savoir par « le regard, j'ai passé ma vie à regar-

der, et je serai reconnaissant toute ma vie à mes parents de m'avoir au moins inculqué l'humilité et l'imagination. Comme ils n'avaient rien ils vivaient dans l'imaginaire... L'important c'était d'avoir, heureux ou malheureux, le sentiment d'exister... »

On avait prédit qu'il ne ferait jamais carrière à cause de son physique et de sa voix bizarres. Il donnait au public ses folies, sa générosité, son goût de la vie, du théâtre, des auteurs, des acteurs. Son regret, n'avoir pu faire aboutir la création d'un *Dreyfus*.

Robert Hossein, attentif à la mémoire juive, a reçu le prix d'honneur 2009-2010 de l'association *Zakhor Pour la Mémoire*. Ghislaine Dewing, sa fidèle assistante, est enfant de « *Juste parmi les nations* ».

Son dernier rêve, « une fresque colossale dédiée au partage, au service des désespérés... si je trouve le pognon, je tenterai cette aventure pour réunir les religions, parce que croyants ou pas, on n'est pas bien, cette histoire d'amour a mal tourné ». Paradoxe entre son argot parisien et son allure aristocratique, cet homme, profondément croyant, avait un fils chrétien, un musulman, un orthodoxe, et Aaron Eliacheff, rabbin à Strasbourg, et il était persuadé « qu'à force d'y croire, Dieu se montrera ». ■



PAR INSTANTS, LA VIE N'EST PAS SÛRE DE ROBERT BOBER

lu par JEANNE LAFON-GALILI

On entre dans ce livre comme on entre chez soi, chez des amis. On y rencontre des artistes, des poètes que nous avons aimés. On y rêve à des quartiers populaires, un Paris un peu disparu, mais pas tout à fait car **Robert Bober**, réalisateur, écrivain, sait donner de la présence aux choses, aux décors, aux photos qu'il interroge. Mais surtout ce n'est pas un livre, c'est une longue lettre à **Pierre Dumayet** qui n'est plus : l'ami, l'éducateur, le complice de tant d'années de travail en commun, un ami qui l'a fait être ce qu'il est devenu. Alors évidemment c'est un livre de souvenirs, mais qui « ne ressemble à rien qu'à son propre désordre » (Aragon).

Apparaissent des moments de vie, des amitiés intenses, des sentiments vécus au hasard des choses, ce dé à coudre par exemple, oublié « mais qui, comme une langue maternelle accompagnée de souvenirs, resurgissait ». Avec Robert Bober s'établit une connivence, une simplicité dans une relation qui ressemble, pour qui aime lire, à son éloge de la lecture.

Il est allé à l'école jusqu'au certificat d'études primaires et a passé des années à ne pas lire. Le livre n'était pas pour lui. Ses amis lycéens pouvaient évoquer Racine, Marivaux, Balzac... C'est l'émission de Dumayet, « Lire c'est vivre », qui lui donne le goût de la lecture : des lecteurs anonymes, de partout en France, y sont invités à souligner ce qui leur a plu ou déplu à première lecture. Une lectrice, dépouillée de tous ses biens, se reconnaît dans une Madame Bovary, aussi impuissante qu'elle : « elle se ren-

contrait ». « Par leurs soulignements, les lecteurs s'approprient le livre », ce livre « qu'on n'arrive pas à lâcher » dont l'auteur pourrait être un « super-copain », alors que Robert à quinze ans apprenait « avec application le métier de tailleur dans l'atelier de Monsieur David Grynszpan ». Décidément, comme le dit Monsieur Grynszpan, « le métier de tailleur mène à tout à condition d'en sortir ».

La boîte à souvenirs est aujourd'hui joliment chargée... souvenirs de tous ceux qui ont participé à sa formation, « ...le vieil horloger russe qui m'a laissé le regarder travailler et fait écouter le tic-tac des montres anciennes sorties de ses mains, ...David Grynszpan qui m'a appris à tirer l'aiguille, ...tous ceux qui à travers le temps, ont tracé les chemins qui m'ont conduit jusqu'aux feuilles blanches sur lesquelles je t'écris. » Sans compter **Paul Otchakovsky-Laurens** qui l'encourage, répondant à ses hésitations, « ça doit être pour ça que je suis éditeur », ni cette rencontre capitale d'**André Schwartz-Bart** [1] qui avait passé son bac tout seul, tailleur plutôt maladroit que David Grynszpan avait généreusement embauché. C'est dans cet atelier qu'est née leur grande et belle amitié. Ils parlaient de choses et d'autres mais jamais du passé « ni de littérature ». Ce qu'André lui a appris, c'est la valeur et le pouvoir du silence, qu'il redécouvrira à l'émission de Dumayet grâce à **Marguerite Duras** : « Ben, en général, on commence toujours par parler, on pourrait commencer par se taire un peu, pendant quelques secondes... Juste pour s'habituer. »

Chemin faisant Bober nous parle de son travail, en particulier, de la photographie. Des clochards couchés sur le trot-

toir, corps rendus instables par le vin de toute une nuit, Bober les retrouve photographiés par **Doisneau**, un ami. Savoir regarder... ou encore reconstituer la rue Vilin [2] où Perec avait vécu et qui avait été détruite, et qu'il avait choisi « comme pour un puzzle, de reconstituer à partir de photographies ».

Perec, c'est à deux qu'ils ont fait un film puis un livre, *Ellis Island* [3], chefs-d'œuvre absolus. Et alors, cheminant avec Bober, on arrive dans la rue de son enfance, rue de la Butte-aux-Cailles ; il y retourne souvent avec son petit-fils qui l'écoute avec tout le sérieux de ses dix ans. Mais près de ce visage d'enfant, c'est le copain d'école que Bober revoit. Déporté avec son étoile jaune et qui n'est pas revenu. Par instants, la vie n'est pas sûre.

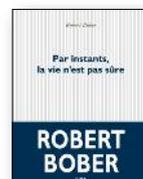
Enfin, de la boîte à souvenirs, sort l'image d'une colonie de vacances pour « les enfants cachés », enfants de « la CCCE, née de l'UJRE » qui se remettent à vivre... dans un château enchanté, avec parmi les moniteurs... Robert Bober. ■

* **Robert Bober, Par instants, la vie n'est pas sûre**, Éd. P.O.L., Paris, 352 p., 21,90 €.

[1] **André Schwartz-Bart, Le Dernier des Justes** [Éd. Seuil, 1959], rééd. aux Éd. Points, 2020, 480 p., 9,90 €.

[2] **Robert Bober, En remontant la rue Vilin**, documentaire 48'12, 1992, textes de Georges Perec, musique de Denis Cuniot, <https://youtu.be/8HfvFHQ-j6s>

[3] **Georges Perec et Robert Bober, Ellis Island**, Éd. P.O.L. - INA, 1994, 160 p. - **Robert Bober, Récits d'Ellis Island (1978-1980)**, film 117' (DVD INA)



Yidich

LE YIDDISH ET LE KHURBN - YIDDISH ET SHOAH

Semaine de commémoration. La *Shoah*, extermination de plus de six millions de Juifs en Europe, dont la grande majorité parlaient yiddish. Les victimes, les survivants et leurs enfants évoquaient le *Khurbn*, חורבן, la destruction, le désastre, qui s'est abattu sur leur peuple.

Mais *Khurbn*, pourtant d'origine biblique, hébraïque, celui dont on se servait pour évoquer la terrible destruction du Temple, ne fut pas retenu... car on lui préféra *Shoah*... choix de mot significatif, qui sonnait le glas d'une culture et d'une langue aussi.

Et, pourtant, le yidich survécut : ceux qui restèrent continuèrent d'user de ces mots, d'écrire ces mots qui, seuls, leur permirent de parler de l'indicible, du manque, de cette inextinguible douleur. Ce que fit **Chaya Rokhl Andres**, femme-écrivain, poète, qui quitta sa ville de Pologne, Suwalki pour l'Amérique, en 1921, toute jeune. Elle fut donc l'unique survivante d'une famille de cinq enfants... ■ **Regina Fiderer**

In kholem nokh undzer khurbn - Le rêve après notre destruction

J'ai rêvé que je revenais
Dans ma ville natale
J'y suis... je regarde autour de moi...
Empli de douleur, mon cœur se fige.

Je reconnais notre maison,
Les dalles lézardées,
Les murs éventrés, béants.
De ces crevasses aussitôt jaillissent
Les mains décharnées de mes petites sœurs.

Et j'attire à moi, à mon cou,
De petites mains, froides comme la glace.
Les os s'effritent, deviennent poudre,
Glissent, s'écoulent et... plus rien.

Notre vieux poêle carrelé est encore debout
Lui, notre protecteur, qui nous sauvait du froid.
Près de lui, nous nous serrions, enfants,
Près de lui, mon père se plongeait dans les
Livres Saints
Près de lui, je repassais mes leçons,
Près de lui, maman réchauffait ses os,
Près de lui, je rêvais à l'avenir.

Des carreaux brisés, usés,
À peine reconnaissables,
Et pourtant, vous gardez en vous
Une part de ma vie.
Près de vous, s'est épanouie
La plus belle fleur de ma jeunesse.
Près de vous, je tissais mes rêves...

In kholem gekumen bin ikh
Tsu mayn shtot fun geboymn.
Shtey ikh - kuk zikh arum
Tseveytikht mayn harts vert, vi shtum.

Ikh derken undzer shtub,
Di flaster tserisn,
Ful mit lekher di vent.
Fun di lekher tsyen zikh
Glaykh mir antkegn
Mayne shvesterlekh's darike hent.

Tsi ikh aroyf oyf mayn haldz
Hentlekh kalte vi ayz -
Tsetreshshen zikh beyndlekh in pulver,
Vern tsefaln - un oys !

Undzer oymn kakhlyover, er shteyt nokh,
Bashitser, undzer reter fun frost -
Lebn im hobn mir zikh kinder getulyet,
Lebn im hot mayn tate in heyluke sfoyrim
gelermt
Lebn im hob ikh mayne lektsyes gemakht,
Lebn im hot mayn mame ire beyner tsevaremt
Lebn im hob ikh zikh fun a tsukunft fartrakht.

Tsebrokhene, opgeribene kakhlyes
Kimat nisht tsu derkenen...
Un fort in aykh ligt a shtik fun mayn lebn.
Lebn aykh hot zikh dos ziste
Fun mayn yugnt tseblit -
Lebn aykh fleg ikh mayn kholem farvebn.

Je reste là... et regarde...
Là-bas, dans le coin, à sa place,
La vieille armoire est bien là.
Je farfouille, cherche,
Entre poussière et chiffons,
Un feuillet du livre de prière,
Traîné ici par les souris,
Feuillet jauni, méconnaissable,
Du *Sidur Korban Minah* de maman,
Lui seul a subsisté, est venu me saluer,
Personne, bien sûr, ne l'avait remarqué...

Et voilà, j'entends mon père psalmodier un
Nigun
D'une voix enrouée comme sortant de la fosse
Il dit les psaumes de *Tikkoun*
« Chante, ma fille, le cantique de *Shabbes*,
Tu es chez toi, ici, à la maison »

Maman, se tient sur le seuil,
Recroquevillée, toute courbée
Un sac à la main :
« Cours, ma fille, cours vite !
Ici, tout est à feu et à sang... »

Je suis oppressée,
Couverte de sueur
C'était un rêve... rien de plus
Mais où trouver une consolation ? ■

Ikh shtey un gaf -
Dort in vinkl oyf ir eybikn plats
Shteyt nokh undzer alte
Kleyder-shaf ! -
Ikh nishter un zukh
Tsvishn shmates un brukh,
Gefunen in vinkl, fun meyz a faeshlepte,
Fargelte sheyme...
Kimat nisht tsu derkenen...
A sheyme fun korban minrah sidur mayn mames,
Dos eyntsik-geblibene hot mikh bagrist.
Nit bamerkt hot im keyner avade....

Un ot derherb ikh mayn tatens nigun -
Heyzerik vi fun a grub
Er zogt tikkun :
« zing...tolkter...zmires...
Bist bay zikh in dayn shtub ! »

Mayn mame oyfn shvel,
Farkortshet, in drayen geboygn,
Mit koshek in hant,
« loyf, tokhterl, shnel !
Es shprist do mit fayer-brand ! »

Mayn otem vert shver,
Ikh bagis zikh mit shveys !
A kholem nit mer...
Vu nemt men a treyst ? ■

EN PLEINE GUERRE, 300 000 GRÉVISTES MANIFESTENT CONTRE LES VIOLENCES ANTISÉMITES

par **BERNARD FREDERICK**

Les 24, 25 et 26 février 1941 se déroulent à Amsterdam et dans plusieurs villes des Pays-Bas des événements uniques dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale : des grèves contre les arrestations et les exactions dont les Juifs sont victimes de la part des Allemands et du parti fasciste local, le Mouvement national-socialiste aux Pays-Bas (*Nationaal-Socialistische Beweging in Nederland*, NSB).



Entrée du quartier juif d'Amsterdam

Célébrée chaque année devant le monument au docker – *De Dokwerker* –, une statue située face à la synagogue portugaise, sur la *Jonas Daniël Meijerplein*, une place du *Jodenbuurt*, l'ancien quartier juif d'Amsterdam, la *Februari-staking*, – grève de février – a été lancée par le Parti communiste des Pays-Bas (*Communistische Partij Nederland*, CPN).



Amsterdam. Monument dit "Le docker".

Depuis l'invasion des Pays-Bas, le 10 mai 1940, et la fuite à Londres de la reine Wilhelmine et du gouvernement, l'administration du pays a été confiée par Hitler à Arthur Seyss-Inquart, commissaire du Reich, qui sera condamné à mort à Nuremberg en 1946 et exécuté. Aussitôt des mesures antijuives sont prises. Les forces collaboratrices du Mouvement national-socialiste aux Pays-Bas et de sa milice, le *Weerbaarheidsafdeling*, tenaient le haut du pavé. En février 1941, ils organisèrent une série de provocations antisémites dans différents quartiers d'Amsterdam, notamment le *Jodenbuurt*.

Cependant, la jeunesse juive s'était organisée en véritable autodéfense, avec le soutien, souvent, de jeunes Hollandais non juifs. S'ensuivirent des affrontements et la mort d'un nazi néerlandais. Le 19 février, une unité de la *Sicherheitspolizei* et du *Sicherheitsdienst* (Sipo et SD) – services de la police allemande –, fut prise dans une embuscade et aspergée d'ammoniaque alors qu'elle intervenait dans la boutique du glacier « Koko », tenue par des immigrants juifs allemands, Alfred Kohn et Ernst Cahn. Les deux hommes furent arrêtés. Le premier mourra en prison peu après son arrestation,

le second sera fusillé le 3 mars. Le peloton d'exécution était commandé par l'*Untersturmführer*... Klaus Barbie, le futur « boucher de Lyon ».

L'affaire du « Koko » fut le prétexte d'une vaste rafle le samedi 22 février, au marché aux puces de *Waterlooplein*, un marché juif, et à la *Jonas Daniël Meyerplein* ; 425 jeunes Juifs, furent brutalement arrêtés. Ils périrent plus tard dans les camps de concentration de Buchenwald et Mauthausen.

La rafle provoqua l'indignation de la population d'Amsterdam. Le 24 février, les communistes organisèrent un rassemblement illégal, place du *Noordermarkt*, dans le quartier de *Jordaan*, alors très ouvrier. Un « Manifeste aux travailleurs d'Amsterdam » fut rédigé sous la direction du secrétaire du CPN, Lou Jansen, qui sera arrêté et fusillé en 1943. « *Staakt ! Staakt ! Staakt !* » proclame le tract qui fut ronéoté dans la nuit – « Grève ! Grève ! Grève ! ».

Une militante, Coba Veltman, l'avait tapé sur sa machine à écrire, aujourd'hui exposée au *Verzetsmuseum*, le musée de la

Résistance néerlandaise, à Amsterdam, et tourné sur la ronéo que le Parti lui avait procurée. Le 26 février, deuxième jour de la grève, Coba Veltman fut arrêtée et condamnée à six mois de prison par la Gestapo. Quinze mois après avoir purgé sa peine, elle fut de nouveau arrêtée et déportée, en juin 1942, au camp de concentration de Ravensbrück duquel, fort heureusement, elle réchappa.

Le 25 février, les travailleurs des tramways, de l'assainissement et des travaux publics entrèrent les premiers en grève. Harry Verhey, conducteur de tramway, avait vingt-trois ans à l'époque : « *Nous savions tous qu'il y avait eu des rafles les 22 et 23 février. Les passagers en parlaient dans*



Meeting du *Noordermarkt* (Marché du Nord) pour préparer la grève.



Juifs au sol, *Waterlooplein*, février 1941

le tramway, prudemment bien sûr. Ils étaient terriblement choqués. On avait tous le sentiment qu'il fallait réagir, que l'on ne pouvait pas les laisser faire ça ».

Aux tramways, aux services de nettoyage municipaux, s'ajoutent dès la matinée du 25 février, les chantiers navals, les usines d'aviation Fokker, les docks, les usines de gaz et d'électricité.



Harry Verhey en 1966

Le lendemain, 26 février, les grèves reprurent, mais la pression des Allemands et de l'administration, dirigée par eux, devint de plus en plus sensible. Les manifestations continuèrent : 300 000 personnes défilèrent dans les rues d'Amsterdam ; de nouvelles barricades surgirent. Mais la riposte allemande fut de plus en plus

vigoureuse. On déplora 9 morts et 45 blessés. De nombreuses arrestations furent effectuées. Les communistes Josep Eijl, Hermanus Coenradi et Eduard Hellendoorn, ouvriers aux usines d'aviation Fokker, furent fusillés le 13 mars 1941, avec 15 résistants du groupe *De Geuzen* (Les Gueux), tout premier réseau de résistance aux Pays-Bas.

« *Les grèves de protestation de février 1941 ne pouvaient avoir, dans la situation donnée, de conséquences pratiques appréciables. Mais l'immense valeur morale de ce geste lui confère une importance qu'on ne saurait méconnaître* », écrit l'historien Jacques Sabille. Pour lui « *Les ouvriers néerlandais se sont montrés fidèles à la noble tradition du socialisme humanitaire qui veut que la cause ouvrière soit celle de tous les persécutés, qu'elle se confonde avec la défense de la justice et de la liberté* ». [1] ■

[1] Sabille Jacques, *La population des Pays-Bas devant la terreur anti-juive de l'occupant Allemand. (Les grèves de protestation de février 1941, Le Monde Juif, 1950/3 (N° 29) cf. www.caim.info/revue-le-monde-juif-1950-3-page-4.htm*